



**Christophe Guillaumot**  
**que tombe  
le silence**



LIANA LEVI



En cet été caniculaire, Renato Donatelli, dit le Kanak, s'ennuie à la section des courses et jeux. Lorsqu'il apprend que Six, son partenaire, serait impliqué dans l'exécution d'un baron de la drogue, il se lance dans une contre-enquête au grand dam de sa hiérarchie. Mais à fouiller le passé, on ressuscite de vieux démons que le gardien de la paix aurait aimé ne plus croiser. Comme une traînée de poudre, sa vie personnelle s'embrase alors que les coups montés et règlements de compte s'accumulent. L'hôtel de police est en ébullition, il y a de l'électricité dans l'air. À un rythme effréné, le Kanak, géant au grand cœur, est entraîné bien malgré lui dans un tourbillon d'événements tragiques. Luttant contre les vents contraires, il avance tant bien que mal, porté par ses ancêtres, par ses coutumes et souhaitant qu'enfin tombe le silence.

**CHRISTOPHE GUILLAUMOT** est commandant de police au SRPJ de Toulouse, où il dirige la brigade des courses et jeux. En 2009, il obtient le prix du Quai des orfèvres pour *Chasses à l'homme*. Après *Abattez les grands arbres* (2018) et *La Chance du perdant* (2018), *Que tombe le silence* confronte le Kanak à des policiers abîmés, à des vies brisées et souligne la dure et implacable réalité de ce métier.

Christophe Guillaumot

# Que tombe le silence



Liana Levi



*«L'honneur des premiers faits se perd par les seconds ;  
Et quand la renommée a passé l'ordinaire,  
Si l'on n'en veut déchoir, il faut ne plus rien faire.»*

Pierre Corneille, *Horace*



## Prologue

Shabani Dardanus n'a jamais foulé la terre de ses ancêtres. Il se fiche de la Martinique, car seul compte son territoire, celui qu'il a conquis peu à peu avec la hargne et les poings. Et puis, il n'est pas très famille. Il a peu de considération pour ses parents, ce ne sont que des traînailles qui fument leurs allocations. Tout son contraire. Lui n'attend rien de personne, il est travailleur et prévoyant. Il ne s'accorde aucun repos, aucune journée de détente. Il doit occuper le terrain pour que d'autres ne viennent pas l'en chasser.

Avec son équipe, constituée au fur et à mesure de son ascension, il gère trois entrées d'immeuble dans une barre du Mirail. Il est à la tête d'une dizaine de gamins qu'il paye comme choufs, huit vendeurs et trois chefs de hall. Il a compris très jeune qu'il fallait rétribuer gracieusement ses lieutenants s'il voulait obtenir leur fidélité.

Il entretient de saines relations avec ses fournisseurs, une famille d'Arabes qui s'occupe de produire du cannabis au Maroc et de l'acheminer par l'Espagne jusque dans le quartier. Pour la cocaïne et l'héroïne, il commerce avec des Turcs. Les types sont durs en affaires, mais leur came est de première qualité.

Sur son ordinateur, il a créé des tableaux analytiques lui permettant de surveiller la marge de progression de sa petite entreprise. Des indicateurs en forme de fromages, de courbes et de vagues l'informent au quotidien quand

un hall est en baisse d'activité. Les statistiques dressent un bilan incontestable semaine après semaine. Le responsable du site est alors convoqué dans son bureau comme le serait un commercial chez son directeur des ventes.

Il faut dire qu'il a appliqué les techniques de sa sœur, la seule qui ait atteint les bancs de la faculté. Il s'inspire de ses cours d'économie, de gestion et de marketing pour tirer le meilleur de son activité. Il a fait peindre un marquage au sol pour permettre à la nouvelle clientèle de rejoindre ses barres d'immeuble, il a collé des affiches aux murs pour indiquer les prix au gramme, il a chargé l'un de ses lieutenants d'imprimer des flyers et de les distribuer à la sortie des écoles, et il a innové en réalisant des cartes de fidélité pour lutter contre la concurrence : la dixième dose est gratuite. Il réfléchit à mettre en place un service de type Uber qui livrerait la came à domicile sur simple commande par Internet. Il bouillonne d'idées, avec une ligne directrice : appliquer les règles du capitalisme aux stupéfiants. C'est comme ça qu'il est devenu un cador.

Ses locaux sont installés dans un appartement vide que la société HLM a perdu espoir de relouer. Il a intimidé tous les voisins : menaces, pneus crevés, voire bastonnade en règle pour les plus rétifs. Seuls sont restés ceux qui ont accepté de servir de nourrices et qui entreposent de la came à leur domicile.

Une fois les récalcitrants éliminés, il a utilisé un petit deux-pièces situé au-dessus de son propre appartement pour établir son laboratoire où des épouses et des mères d'amis travaillent à confectionner les doses. Il a investi dans des balances de haute précision et dans une presse hydraulique dernier cri pour fabriquer les pains de cocaïne. Il se fait approvisionner chaque semaine en produits de coupe et adjuvants par un pharmacien véreux. Il



s'attache les services d'un étudiant en chimie pour occuper le poste de contrôleur qualité. Dans des armoires fortes dort un véritable arsenal: pistolets mitrailleurs, grenades, lance-roquettes. Il a encastré dans le mur un coffre-fort qui a nécessité l'intervention d'une grue de déménageur.

Maintenant, il dort sur un magot à sept chiffres. Et chaque soir, lorsqu'il s'effondre sur son lit, sa fortune augmente de dix mille euros, nets d'impôts bien entendu.

Il se paye les conseils d'un expert comptable radié de l'ordre qui lui a fait ouvrir de nombreuses assurances-vie et des comptes en crypto-monnaies. Ce type sans vergogne a déniché un couple de retraités qui a accepté de se rendre deux fois par an en Suisse à bord de son camping-car. Shabani Dardanus a demandé à son garagiste d'aménager les bas de caisse afin de pouvoir y placer un demi-million d'euros. Il a toute confiance en son mécanicien, depuis des années il lui fait vérifier que tous ses véhicules ne sont pas pucés par la police.

Shabani Dardanus a une réputation à tenir. Dans ce milieu, une agression doit répondre à une agression. Il a déjà échappé à deux tentatives d'assassinat. La première était à la grenade, balancée sur sa berline alors qu'il patientait à un feu rouge. Avec la secousse, la voiture s'était retournée, mais il en était sorti indemne. La seconde était une embuscade. Il discutait affaires avec un Algérien dans un bar à chicha lorsque trois hommes cagoulés avaient ouvert le feu à la kalachnikov. Sans réfléchir, il avait plongé sous le comptoir et avait pu se planquer derrière un frigo. L'Algérien n'avait pas eu cette chance: cinq balles dans le bide et une dans la face.

Bien sûr, il n'avait pas tardé à connaître l'identité du commanditaire. Il l'avait attrapé chez lui, au petit matin, comme font les flics. Avec sa bande, munis de faux brassards « Police », ils avaient procédé à son arrestation avant de le descendre dans une cave. Le type avait passé un sale quart d'heure. Puis, Shabani avait attaché son cadavre à un lampadaire, histoire que personne n'ignore ce dont il était capable.

C'est depuis ce jour que les gens du quartier l'ont surnommé le « Shah ». Les jeunes pensent qu'il s'agit de l'animal, mais les anciens savent que le diminutif fait référence au shah d'Iran qui avait sa manière à lui de régler les révoltes populaires.

Comme tout gamin des quartiers, il a appris à vivre avec la mort. Il sait que tout peut s'arrêter du jour au lendemain et qu'il doit profiter à cent pour cent du temps qui lui est encore offert. En cas de malheur, il ne sait pas ce que deviendra son empire. Enzopmo, son jeune frère, est encore à l'âge tendre. Il doit l'endurcir sinon il se fera manger tout cru par ses adversaires, voire par ses propres lieutenants.

L'autre jour, ils se sont rendus dans un entrepôt désaffecté pour corriger une balance. Le type était ligoté au sol, tremblant en attendant son châtimeut. Shabani a tendu une barre de fer à son frère et lui a ordonné de le frapper. Avant, il avait pris soin de retirer le bâillon enfoncé dans la bouche du captif pour qu'Enzopmo puisse entendre le son de la douleur. Les premiers coups furent timides, dans les côtes, sur les mains, les pieds.

Shabani a donné de la voix, insultant son frangin, le traitant de « fillette ». Il lui a ordonné de cogner à la tête, d'exploser ses parties génitales. Il gueulait qu'il voulait voir du sang, que ça devait gicler de partout, qu'ils

ne quitteraient pas l'endroit tant que la balance aurait encore forme humaine.

Alors Enzopmo s'est déchaîné, sans retenue. La bande applaudissait, l'encourageait tandis que la victime hurlait à la mort. Shabani souriait de ce passage de l'enfance au monde adulte, de la transmission de la violence, seul héritage dans les cités.

Il a stoppé son frère qui ne s'arrêtait plus de martyriser le cadavre, puis il a sorti son téléphone portable pour immortaliser la scène en prenant toutefois le soin d'éviter les visages.

En quelques clics, les photos ont inondé les réseaux sociaux, il faut savoir faire un exemple et renforcer la loi du silence.

Les muscles tremblants, Enzopmo était maintenant un Dardanus. Premier pas pour succéder à son frère, lorsque l'heure viendrait.

Shabani Dardanus est une grande tige surmontée d'une tête difforme, un corps qu'il a toujours détesté, qu'il tente de dissimuler par des vêtements amples et de larges casquettes. Si les filles se pressent autour de lui, c'est grâce aux liasses de billets qui gonflent ses poches. Il s'attache les services de prostituées de luxe, il les aime avec la peau blanche, blondes de préférence et en nombre dans son lit. Le syndrome du mâle dominant.

Lorsqu'il se réveille après une nuit de débauche, les souvenirs de sa cellule, celle qu'il a occupée durant trois longues années, reviennent le hanter. Il s'est juré de ne plus jamais se faire prendre. Les flics l'avaient surpris alors qu'il récupérait une livraison en provenance d'Espagne. Il n'a jamais su qui l'avait balancé, mais le Shah n'oublie pas. Un jour, il saura le fin mot de l'histoire et réglera ses comptes.

Mais aujourd'hui est un jour particulier. Pour la première fois, il a rendez-vous avec une femme. Pas de celles qu'il fréquente habituellement, non, là c'est du sérieux. Pourtant, elle ne ressemble pas à ses fantasmes, c'est une Martiniquaise comme lui. Elle a son caractère et ne se laisse pas impressionner par le bonhomme. Shabani est sous le charme comme un gamin devant son premier amour. Il a réservé une table dans l'un des meilleurs restaurants toulousains.

Pour ce déjeuner, il s'est habillé en costume sombre, chemise blanche et cravate noire. Lorsqu'il descend de sa tour, les gamins qui se chamaillent restent figés devant leur patron. D'habitude, il traîne en survêtement ou en short. Le voir accoutré de la sorte impressionne.

Il salue Alvin, le chef du hall 2, qui croise les doigts pour lui porter chance. Celui-là est un faux-cul qu'il surveille en permanence. En cas de malheur, il a dit à Enzopmo de le descendre pour éviter qu'il se sente pousser des ailes et qu'il conteste la succession.

Dehors, le moteur de son 4X4 tourne en l'attendant. Trevor, les mains sur le volant, lui sert de garde du corps. C'est lui qui est armé, qui se sacrifiera si les flics les contrôlent. Il endossera toutes les responsabilités pour préserver sa liberté. Shabani ne sera pas ingrat, il s'occupera de son bien-être en prison et veillera à ce que sa famille ne manque de rien.

Il est en sueur dans cet accoutrement de présentateur télé. La chaleur monte des trottoirs. À quelques mètres de la grosse berline, un jeune répare un scooter. Shabani fulmine. Ses guetteurs devraient intervenir pour l'éjecter du secteur. Un deux-roues volé attire les patrouilles de police et fait fuir les clients. Un manque à gagner qu'il ne peut tolérer. Il devra une nouvelle fois rappeler les consignes.

Avant de monter dans le véhicule, il se porte à sa hauteur, parce qu'il veut tout maîtriser. À genoux et de dos, les mains dans le cambouis, le jeune type ne s'aperçoit pas de sa présence.

– Fous-moi le camp.

Celui qu'il a pris pour un gamin se retourne, une arme à la main. Le Shah tend la sienne, vaine protection. Le canon le désigne.

– Arrête tes conneries.

Une détonation.

Puis une seconde.

Shabani Dardanus est à terre. Son cœur saigne de n'avoir jamais aimé et tache sa blanche chemise.

Il perçoit les quelques nuages qui filent dans le ciel bleu, sent le canon froid sur sa tempe.

Nouvelle détonation.

Fin de règne.



## **PREMIÈRE PARTIE**





# 1

La vase se soulève, un poisson décampe, les fonds se brouillent de fines particules en suspension. Sous son masque, tuba en bouche et palmes aux pieds, Renato est en apnée, loin des eaux vertes et transparentes de son île. Les étangs qui jalonnent les parcours de golf sont une mine d'or pour ceux qui ne craignent pas de plonger dans de l'eau glauque.

Avec un club cassé, il écarte les détritrus. Ses gestes sont lents, précis. Son autre main, protégée par un gant de pêche, fouille le sol. À tâtons, il devine les formes, jauge au touché qu'il s'agit bien d'une balle de golf avant de la placer dans le filet d'une épuisette. Certains joueurs les cherchent dans les bois pour en économiser l'achat, mais personne ne vide le fond des mares.

La pêche est miraculeuse. Il a investi dans du matériel de plongée. Il est vêtu d'une combinaison premier prix, mais assez épaisse pour éviter les éraflures qui pourraient s'infecter. Dans cette mélasse, une foule d'objets hétéroclites rouille patiemment, gamelles, roues, chaises, poupées. Une décharge à proximité d'un luxueux tapis vert.

Il a trouvé ce job d'appoint en complément de son maigre salaire de gardien de la paix. Maintenant qu'il n'est plus hébergé gratuitement dans le manoir de Grand-Mama, il doit faire attention à ses dépenses.

La revente de balles de golf s'avère lucrative. Quelques gouttes de javel dans un seau d'eau, une brosse à poils

durs pour les blanchir, et il en obtient le meilleur prix. À cinquante centimes l'unité, au lieu de quatre euros lorsqu'elles sont neuves, les joueurs se pressent au comptoir d'accueil du club. Le directeur du site le laisse faire commerce, les clients sont contents et les obstacles d'eau nettoyés. Symbiose parfaite.

Le Kanak a du temps à revendre, la section des courses et jeux au SRPJ de Toulouse a vécu. Six, son partenaire et supérieur, est aux abonnés absents. Il envisage une démission depuis sa rencontre avec May. Ses priorités ont changé. Il écluse ses congés pour passer du bon temps avec elle. Au service, il se consacre aux orphelins de la police. Un nouveau cheval de bataille, comme s'il cherchait à s'amender de son passé et de ses dérives. Lorsque son père s'était suicidé, il était encore jeune, cette association avait pris en charge ses études et lui avait payé, chaque année, des vacances de rêve.

– En aidant les gosses, j'ai l'impression d'être utile. Une manière de renvoyer l'ascenseur, lui avait-il confié.

Quant aux autres membres du groupe, Serge Nicolo, le retraité, spécialiste des paris truqués et des statistiques, avait été remercié. Plus de budget pour embaucher des extras, priorité était donnée à la protection du territoire et aux services de renseignement depuis qu'un type avait eu la brillante idée de se faire péter sur les Champs-Élysées. Énième attentat, ça devenait une habitude, avec ses effets pervers. Plus de mobilisation, de marche blanche, de veillée funèbre. Un fait divers comme un autre, pas totalement banal, mais vite chassé par une autre horreur, de celles que les chaînes d'info diffusent en boucle.

Dans le même temps, Jules Letocart, jeune adjoint de sécurité, avait réussi son concours de gardien de la paix. Magicien à ses heures perdues, il avait été embauché pour démasquer les tricheurs. Il porte maintenant l'uniforme

dans un bureau de police du 9-3. Cerné par des tours hostiles, il tente d'éviter les machines à laver qui pourraient lui tomber sur la tête. Passage obligé. Chair à canon. Tradition grégaire d'envoyer les plus jeunes au front.

Terminé les enquêtes pour le Kanak. Bachelier, la directrice du SRPJ, n'a pas pallié les défections.

– Une section à un, ce n'est plus une section, lui avait-il dit. Juste un faux décor pour ne pas perdre la face.

– Contentez-vous de contrôler les casinos, les courses hippiques et laissez les autres services s'occuper des enquêtes judiciaires, lui avait-elle répondu.

Une manière déguisée de le mettre au placard, d'éviter qu'il fouine pour débusquer une nouvelle affaire. Comme celle des Rwandais qui avait coûté un doigt à Six ou celle des paris clandestins avec la dramatique disparition du capitaine Trichet<sup>1</sup>.

Chat noir. Dans les couloirs du commissariat, les enquêteurs sont prompts à coller des étiquettes. On craint de bosser avec le Kanak, de peur de terminer comme ses derniers partenaires.

Il ne peut les blâmer, dans sa tribu on cultivait aussi ce type de croyances. Lorsqu'il partait pêcher avec son grand-père, son cousin Sosefo ne montait jamais à bord de la pirogue. Dans la passe d'Upi, les bancs de mulets sautaient hors de l'eau lorsqu'ils étaient chassés par un requin, mais quand Sosefo était sur la pirogue, les poissons se volatilisaient et les filets restaient vides. Aux femmes aussi était attachée cette malédiction. Il était inimaginable qu'elles participent à une journée de pêche.

Les ailleurs se ressemblent, pense-t-il en fouillant la vase.

---

1. Voir, du même auteur, *La Chance du perdant* (Liana Levi, 2017) et *Abattez les grands arbres* (Liana Levi, 2017).

Dans son malheur, Renato se satisfait de cette liberté inédite. Lui, le simple gardien de la paix, ne subit aucune pression. Pas de petit chef pour le persécuter, pour noter ses retards et tiquer sur ses heures supplémentaires. Non, son autonomie est totale, seule sa conscience professionnelle lui impose des limites. Car Renato est foncièrement honnête et il n'arnaquerait jamais l'administration. Mama Loma, sa mère, lui a donné une éducation stricte. Il pense souvent à elle, déchiré qu'il est de n'avoir pu assister à son enterrement. Le regret lancinant d'un dernier baiser, de ne pas avoir été là lorsque le couvercle du cercueil s'est refermé sur sa dépouille. Il aurait aimé lui chanter une chanson, un air de guitare pour la conduire au cimetière. Il la revoit assise en tailleur à tresser des nattes avec des feuilles de pandanus. Son ongle les partageait sur leur longueur avant d'en retirer les tiges qui serviraient à balayer la case. Avec les bandes de feuilles, elle débutait par un coin et montait son travail en triangle, une feuille repliée sur une autre, dans un sens, puis dans l'autre, du travail d'orfèvre. Elle s'appliquait à rabattre les feuilles du bord pour les insérer dans le maillage, un ourlet pour terminer l'ouvrage. Lui n'a jamais appris cette technique, seules les femmes s'occupaient de ces tâches-là. Il a conservé sa natte, celle faite par Mama Loma, une relique précieuse sur laquelle il s'allonge chaque soir pour trouver le sommeil.

Il remonte à la surface sans se presser. Il travaille à réduire son stress, à lutter contre sa peur malade de l'eau depuis qu'un requin les avait attaqués, lui et Jo, l'un de ses nombreux cousins. D'ailleurs, il serait incapable de tous les citer. Dans la tribu, les enfants étaient tous cousins sans que l'arbre généalogique n'ait à le confirmer.

Le requin n'avait laissé aucune chance au garçon. Malgré les efforts de Renato, l'ancêtre, comme on l'appelle là-bas, n'avait pas lâché sa proie. De cette bouche, le Kanak garde une cicatrice en étoile à proximité de l'oreille gauche ainsi qu'une dent du squalo retrouvée dans la plaie. Elle orne toujours sa poitrine sous forme de pendentif.

Adolescent, lorsqu'il pêchait avec ses amis en Nouvelle-Calédonie, il se maintenait à l'agachon, allongé sur le sable au fond de l'eau, durant cinq longues minutes, à attendre la proie providentielle. Il était toujours le dernier à abandonner sa position. En dynamique, son corps dépensait avec parcimonie l'oxygène. Les autres s'arrêtaient à huit ou dix mètres de profondeur quand lui s'aventurait à vingt mètres dans les petites anfractuosités du récif corallien. Il dénichait certains poissons tropicaux ou de belles langoustes. Il n'hésitait pas à tirer des thazards, qu'il remontait seul à la surface, à la force de ses bras et de ses puissantes cuisses. Harponner des carangues à grosse tête que l'on appelle là-bas des baoums ne l'effrayait pas, au risque d'être entraîné dans les profondeurs et de devoir abandonner son fusil de pêche. Baoum-Baoum, c'était comme ça que les gamins le surnommaient, parce qu'il ramenait les plus belles prises sur la plage. Un courage sans limites et des capacités physiques hors normes.

Son tuba émerge et expulse un jet d'eau. À travers la buée de son masque, il distingue l'herbe verte d'un green. Le soleil à son apogée brûle le fair way malgré l'arrosage indécent. Les joueurs se font rares par temps de canicule.

Le vent griffe la surface de l'eau. Renato ne perd pas un instant, une profonde inspiration et il s'enfonce à nouveau sous les vaguelettes agressives, dans

les eaux sombres, doucement, sûrement. Il poursuit sa fouille méticuleuse. Son épuisette est lourde, la pêche fructueuse. Travail addictif, sans fin.

Un reflet éblouissant le frôle et glisse dans la vase, un truc insignifiant, mais qui aiguise sa curiosité. Avec la main, il remue à l'aveugle au sol et retrouve la breloque sans valeur qui vient d'être jetée dans l'eau.

Un collier atterrit à ses pieds, un bracelet rebondit sur son épaule. Une pluie de bijoux qui étincelle comme un banc de sardines affolées. Une bague se prend dans ses cheveux crépus. Qui s'amuse à ce jeu ?

Il donne deux coups de palmes pour gagner à nouveau la surface. Avec précaution, il sort la tête de l'eau. Un camion utilitaire de couleur jaune pisse, avec une bande noire sur le côté, a emprunté le chemin de terre qui traverse la forêt. En marche arrière, il s'est arrêté au bord de l'étang. Portes ouvertes, deux Gitans trient le contenu d'un coffre-fort. La serrure a été percée à l'aide d'un chalumeau et d'un burin. Seul l'or semble les intéresser.

Sur le sol mouvant, le Kanak se dresse sur ses jambes avec difficulté, crache son tuba et retire son masque. Ses yeux se plissent, réflexe à la lumière du soleil.

Une pierre jetée derrière lui l'éclabousse. Il se retourne, il y a un troisième larron de l'autre côté de l'étang. Il a alerté ses compagnons de vagabondage avant de le prendre pour cible. Les cambrioleurs éberlués restent figés devant l'inexplicable apparition. Renato doit sortir de ce trou d'eau, vite. Ses palmes peinent à s'extraire de la vase.

– C'est l'heure du partage les gars ? Vous ne m'invitez pas ?

Parler pour gagner du temps. Il doit retirer ces satanées palmes au cas où la situation dégénérerait. L'affrontement ne lui fait pas peur, il peut corriger ces trois bonshommes, mais il doit combattre à armes égales.

Il se baisse pour enlever son premier chausson lorsqu'un caillou le touche au front. Il recule dans l'eau. Une pierre vole et le percute à la poitrine. Les types ramassent tout ce qui peut servir de projectile. Il met son avant-bras en protection, mais un galet cogne sa tempe.

Il s'écroule, sonné. Juste le temps de respirer avant de disparaître sous la surface. La pluie de bijoux a fait place à un orage de pierres.

Il se remémore une plongée, il avait été pris d'un malaise qui paralysait ses membres. Dans ce type d'incident, les anciens conseillaient de ne surtout pas s'affoler, de ne pas se débattre, d'attendre une étincelle de vie, un regain de tonus, pour donner ce petit coup sec qui vous remonte à l'air.

Il se souvient du ballet des raies mantas qui étaient alors apparues au-dessus de sa tête. Elles déployaient leurs grandes ailes aux reflets bleu métallique, enroulant leurs nageoires céphaliques de part et d'autre de larges bouches souriantes. Animaux somptueux, anges gardiens d'un paradis aquatique.

Là, au fond de cette mare, son sang dessine des formes improbables. De nouvelles raies mantas virevoltent et fusionnent entre elles. Hypnotisé par ce spectacle, il va rester dans ce monde du silence, le temps qu'il faudra, sous leur protection. Il sourit à ces animaux fantastiques. Il délire. Il pourrait presque les toucher. Les battements de son cœur ralentissent. Il doit encore patienter. Laisser croire qu'il s'est noyé.

Un corps sombre traverse ses divagations. Ils viennent de se débarrasser du coffre-fort. Le vieux modèle tombe à pic. Renato n'a pas le temps de l'éviter. La vase atténue le choc. Il est cloué au fond de l'eau, sous le blindage.

L'acier lui broie les côtes, lui comprime les poumons, il ne peut retenir l'air qui s'échappe par sa bouche. Les

bulles se colorent de rose. Décor cauchemardesque, souvenir du requin blanc.

Ne pas céder à la panique.

Les réserves d'oxygène s'épuisent. Ses doigts sont gourds. Il ne doit pas s'affoler. Garder la maîtrise de son corps, calmer son esprit. Il aimerait se dégager, pousser sur le côté le coffre, mais ses forces l'abandonnent.

Dans un ballet fantasmagorique, les raies mantas l'entourent et le protègent. Il ne sait plus ce qui est réalité. Il est de nouveau Baoum-Baoum, le jeune gamin prêt à tout. Il va s'en sortir, il doit s'en sortir. Il n'a peur de rien. Insouciant, il est capable du meilleur. Il va battre des records.



## 2

Allongé sur son lit, les yeux grands ouverts, fixant une toile d'araignée le long du plafond, Six réfléchit. La nuit blanche, compagne de son ennui, cède la place à la cacophonie d'un camion poubelle. Les draps moites ont glissé au sol sans qu'il éprouve le besoin de les remonter. Il voudrait faire la grasse matinée. L'air est lourd. Bientôt, la canicule reprendra ses droits, les climatiseurs bourdonneront contre les façades et la pollution recouvrira de coton la Ville rose.

Les mains croisées sous la tête, le sourire aux lèvres, il en est maintenant convaincu et apaisé : Six n'est plus. Terminé, ce surnom ridicule, celui que ses collègues de la Crim lui avaient attribué lorsque, débarquant de l'école de police, dernier arrivé dans le groupe, il avait été relégué aux photocopies et aux recherches dans les archives.

Son désir d'être un grand policier s'est évaporé. Sa passion pour les enquêtes, la carrière à laquelle il se destinait, tout est tombé en poussière. Il doit se rendre à l'évidence, ce métier n'est pas fait pour lui. Il ne peut souffrir la comparaison avec son partenaire de la brigade des courses et jeux. Le Kanak est un flic dans l'âme et dans l'action, le type qui sait où chercher et comment débloquer une situation. Lui, Jérôme Cussac, n'a pas la palette de ses compétences. Il ne lui arrive pas à la cheville au sens propre comme au figuré.

Depuis de longs mois, il rumine tout ça. Il n'a pas voulu se l'avouer, mais il ne peut rester dans la maison Poulaga. Il en va de sa santé mentale. Le suicide de son père, ancien policier, vient encore hanter son sommeil. Il pense aussi à Juliette, un agent de renseignement avec laquelle il a rompu avant même de débiter une liaison. Il est rongé par les remords, s'il ne s'était pas braqué, elle ne serait pas partie en mission à l'étranger. Il aurait dû la comprendre et lui éviter ainsi son funeste destin. Depuis, il ne veut plus s'atteler aux enquêtes judiciaires. Trop de pression, trop de risques, il n'est pas taillé pour le job.

Son magot de congés sur lequel il paresse a fondu. Ses RTT sont épuisées et son stock d'heures supplémentaires presque envolé.

Depuis plusieurs semaines, il ne vient au commissariat que pour gérer l'association des orphelins de la police. Lorsqu'il a fait valoir ses droits à la retraite, le délégué local l'a tout naturellement sollicité, lui le fils d'un policier qui a mis fin à ses jours. Redevable d'une enfance sauvée du chaos par la générosité de ses pairs, Jérôme a accepté la charge sans réfléchir. Il s'investit sans compter. La section locale gagne en adhérents, les cotisations entrent et permettent de combler les gamins. Maintenant que tout est en ordre, il espère un successeur, à l'heure où le bonheur frappe à sa porte.

Jérôme est un autre homme depuis qu'il a rencontré May. Avec sa coupe en bataille, sa poitrine aux abonnés absents et ses culottes de gamin, elle n'est pas à proprement parler une naïade, mais il s'en fout. Lui aime son regard coquin lorsqu'elle le dévisage, son sourire immense quand il la fait rire. Deux années de grâce, de plaisirs partagés. L'amour a remplacé la cocaïne. Plus besoin de se shooter pour trouver de nouveaux paradis. May lui a offert de partager son intimité après qu'il l'a sauvée d'une